

**Nancy
Fraser**

***Critique,
domination,
émancipation***

**traduit de l'anglais (États-Unis)
par Valentine Vasak**

L'heure est venue d'examiner à nouveau les notions de critique, de domination et d'émancipation. La crise qui frappe actuellement le capitalisme néolibéral confère à ces questions une nouvelle forme d'urgence : nous devons sans détour les remettre à l'ordre du jour. Dès lors, comment s'étonner de ce regain d'intérêt pour la critique, de cette passion retrouvée de l'émancipation ?

Cependant, il n'est pas évident, loin s'en faut, que les formes de critique en vogue à l'heure actuelle soient adaptées à la tâche qui est la nôtre. Il en va de même pour les définitions communément admises de la domination et de l'émancipation. Ces conceptions sont le fruit d'une époque

révolue, où la propension à la crise inhérente aux sociétés capitalistes était principalement à l'état latent. Ces idées se sont développées sous une forme abstraite et moralisatrice, déconnectée de toute compréhension systématique d'ensemble du fonctionnement de notre société, de ses failles, des acteurs qui pourraient éventuellement la transformer et de leurs motivations.

Par conséquent, ces concepts méritent d'être réexaminés, de manière à déterminer quelles acceptions sont les plus à même de clarifier notre situation actuelle.

Pour ce faire, j'aimerais proposer une conception *ambitieuse* de la critique et une conception *modeste* de l'émancipation.

Pour commencer, je pense que l'objet de la critique doit être la société dans son ensemble : les sources profondes et structurelles de la domination sociale, les tendances à la crise ou les contradictions de la société, les formes de conflit social qui la caractérisent et le potentiel d'émancipation propre à chaque période de son histoire. Seule une conception aussi ambitieuse peut espérer mettre au jour les liens entre des « problèmes sociaux » apparemment distincts, révéler les causes structurelles profondes de ces problèmes et discerner dans quelle mesure ils se produisent de manière accidentelle ou nécessaire, et sont alors la conséquence de propriétés de la société en tant que système.

Pour le moment, je propose de concevoir la société dans son ensemble comme étant d'abord et avant tout une société capitaliste. Je n'entends pas capitalisme au sens étroit du terme, c'est-à-dire en tant que sous-système particulier de la société (le système du travail salarié, des entreprises privées, des processus de production de marchandises de l'économie de marché). Mais par capitalisme, j'entends plutôt une forme de vie au sens large, qui inclut non seulement l'économie monétarisée officielle mais également les formes d'activités informelles produisant de la valeur non-monétarisée et dont l'économie officielle dépend. J'ai appelé ces dernières les conditions préalables nécessaires à l'économie officielle.

Je mentionnerai deux conditions préalables absolument nécessaires, bien qu'il en existe davantage. La première est la biosphère naturelle, qui rend possible la vie et fournit l'apport matériel nécessaire à la production de marchandises. Le domaine de la « reproduction sociale » constitue la seconde condition. Il comprend les tâches domestiques et les activités associatives à l'échelle du quartier ou de la communauté. Ces activités ont pour but de créer, maintenir et transformer le lien social, tout en fournissant la « force de travail » qualifiée et intégrée socialement dont le capitalisme a besoin. Chacune de ces conditions préalables est absolument nécessaire au fonctionnement du capitalisme au sens étroit du terme. Chacune doit donc être intégrée à la conception de la société capitaliste qui constitue l'objet de notre critique.

De ce fait, la critique ne doit pas se limiter à l'économie officielle. Elle doit au contraire situer les formes d'injustices monétarisées, comme l'exploitation des travailleurs salariés, par rapport à d'autres formes d'injustices non-monétarisées telles que les dégradations écologiques, ou l'avantage que certains tirent des tâches domestiques ou de soin accomplies par des femmes (problème dit du « passager clandestin »). Seule une conception d'ensemble parvient à saisir les mécanismes qui génèrent effectivement des formes de domination. Parmi ces mécanismes, citons la stricte séparation structurelle opérée par le capitalisme entre le travail salarié et le travail non-salarié, distinction qui n'a pas cours dans d'autres sociétés. On peut également penser aux formes de métabolisme homme/nature propres au système capitaliste, et tout particulièrement l'industrie de transformation basée sur les énergies fossiles.

En outre, cette vision d'ensemble nous permet de saisir les sources profondes de l'instabilité de la société capitaliste qui sous-tend la crise actuelle. Trop souvent, on ne prête attention qu'à une seule dimension de la crise : cette dernière serait principalement liée à la finance, ou à la finance et à l'économie dite « réelle » (c'est-à-dire l'économie monétarisée). Pourtant, la dimension écologique de la crise, et la dimension de la reproduction sociale sont tout aussi importantes et non moins liées au capitalisme. Ces deux dimensions fonctionnent selon une même grammaire : dans les deux cas, la crise survient car l'expansionnisme sans limite du capitalisme érode nécessairement ses propres conditions préalables d'existence. Dans le cas de la crise écologique, cette érosion affecte précisément les processus naturels qui rendent possible la vie et fournissent l'apport matériel essentiel à la société. En ce qui concerne la crise de la reproduction sociale, elle touche les processus sociaux-culturels qui permettent d'établir des relations de solidarité, des dispositions affectives et l'horizon de valeurs qui sous-tendent la coopération sociale. Quant aux êtres humains qualifiés et intégrés socialement qui constituent la « force de travail », ils ne sont pas épargnés. Ainsi, parce qu'il pousse de plus en plus féroce ment à marchandiser la nature et la reproduction sociale, le néolibéralisme érode les bases mêmes sur lesquelles repose le capitalisme.

Je préconise donc un retour à la question du capitalisme, que de nombreux praticiens de la critique ont abandonné au cours des décennies précédentes, même s'il est nécessaire de renoncer à l'ancienne orthodoxie. En privilégiant une conception du capitalisme au sens large, nous pouvons intégrer à notre approche les différentes perspectives que proposent les nouveaux paradigmes critiques tels que le féminisme, la théorie postcoloniale et la pensée écologique. Cette approche rend possible non seulement une compréhension élargie de la domination, mais une critique du capitalisme comme ayant une prédisposition inhérente à la crise.

De manière générale, j'imagine une forme de critique qui tisserait des liens entre une « critique élargie de la crise » de la société capitaliste, une critique élargie de « l'équité » des relations de dominations qui en découlent nécessairement, et une critique de la « grammaire de vie » qui problématiserait la qualité des relations qui émergent de ce système (relations à soi, à l'autre, relations de l'homme à la nature). Comme évoqué précédemment, il s'agit ici d'une conception ambitieuse de la critique, discipline dont les travaux doivent circuler entre théoriciens critiques et acteurs sociaux, notamment les mouvements sociaux.

Il est intéressant de constater que cette vision ambitieuse de la critique s'accommode mieux d'une conception modeste de l'émancipation. Cette modestie n'est pas une invitation à réfréner nos efforts pour transformer la société, mais vise à modérer les théoriciens critiques trop prompts à investir l'émancipation d'un contenu précis. Il faut privilégier une conception ouverte, prête à être investie d'un contenu historique ou politique. Nous devrions nous contenter de cette modeste définition : l'émancipation est le fait de surmonter la domination. Mais les formes que revêt la domination ne sont pas révélées instantanément. Elles se dévoilent au gré de l'histoire, mises en lumière par la lutte sociale, de manière souvent imprévisible. Qui aurait pu imaginer il y a 50 ans, lorsque j'étais adolescente, l'existence de la domination hétérosexiste et son ancrage dans l'organisation structurelle de la société capitaliste ? Pourquoi ne pas envisager que dans 50 ans, d'autres que nous reconnaîtront de nouvelles formes de domination, que nous ne pouvons imaginer aujourd'hui ?

Une vision modeste de l'émancipation met en valeur ce processus historique ouvert qui dévoile progressivement notre conception de la domination. Se gardant de toute définition trop précise qui enfermerait ce processus sur lui même, notre vision se contente de cette idée, bien mince et tautologique de prime abord, que l'émancipation est le fait de surmonter la domination, quelques soient les formes que revêt cette dernière.

Valentine Vasak prépare actuellement un doctorat sur l'œuvre du dramaturge américain Edward Albee à l'université de Paris IV (Sorbonne). Agrégée d'anglais, elle réalise régulièrement des traductions dans plusieurs domaines (sous-titrages de films, articles...).